

ANTILLA

« L'entre-deux » : Olivier Larizza après « L'Exil »

Par Michel Herland.

Ma poésie a l'air hirsute de mon yéti préféré, « Violet solitude », L'entre-deux.

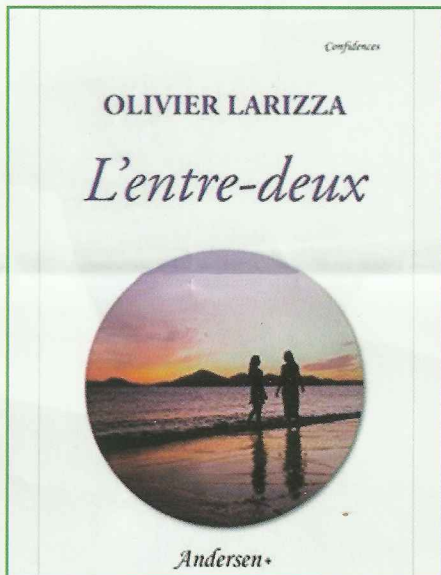
Qu'est-ce qu'un poète ? Une éponge qui se gonfle de sensations pour se vider aussitôt, sans chercher la rime ni la raison ?

Cette définition, qui est loin de couvrir tout le champ de la poésie, devrait néanmoins convenir à Olivier Larizza qui explique dans la préface de son nouveau recueil, *L'entre-deux* (la suite qu'il vient de donner à *L'exil'*), qu'il a écrit ses poèmes dans un état de fulgurance dû « à la fascinante incongruité et à l'exaltation déstabilisante » dans laquelle il baignait, lui le Strasbourgeois envoyé – grâce ou simple hasard – aux Antilles pour occuper un poste de maître de conférences à l'université. Il y restera douze ans avant de rejoindre un poste de professeur dans le sud de la France, douze années bien remplies pendant lesquelles il publiera plusieurs romans, essais, livres de contes, etc. à côté de ses travaux académiques.

Sa poésie dont il est question ici, égotiste et impudique s'il en fut, s'avère passionnante par ce qu'elle révèle de la personnalité d'un jeune homme (il a 28 ans quand il débarque en Martinique), curieux de tout et habile à saisir l'insolite partout où il se trouve, par exemple chez ce chien à l'air cabot d'une hyène de Walt-Disney, lequel chien devient d'ailleurs l'occasion d'une digression métaphysique :

Le museau du clebs frémit mendiant sa pitance comme nous mendions aussi notre feu de ce jour (« Tombant à l'eau », p. 68).

Jeune homme facilement épris, comme il se doit à cet âge : *Les fées cabriolaient elles ont des jambes longues à défaillir* (« Ô les dauphines ! », p. 69). Comment résister en effet à d'aussi charmantes tentations ? *Combien de fois m'as-tu reproché que je n'assumais pas*



le couple Non je n'assume pas la grandeur de nous deux c'est trop géant pour le prétentieux passe-reau que je suis (« Violet solitude », p. 51). D'autant que, *Adonis aux yeux de velours* (« À l'évanouie », p. 59), il est conscient de sa valeur sur le marché de la drague et fier de son *vit étincelant de puissance grenat* (« Lumière de toi », p. 34), un organe évoqué à maintes reprises sous des intitulés variés depuis le simple *attribut* jusqu'à l'anatomique *pénis* en passant par la *bite*, la *pine*, le *dard*, le *braquemart* voire le *gros bras réticulé* !

Quand Larizza écrit de la poésie Larizza s'amuse. Par exemple en détournant quelques vers bien connus des grands ancêtres, Mallarmé, Ronsard, Lamartine, d'autres sans doute, comme ici Césaire dans une citation particulièrement transgressive, donc iconoclaste d'*Un Cahier du retour au pays natal* :

J'habite une blessure secrète (au lieu d'une *blessure sacrée* chez Césaire) / *J'habite rue des flamboyants* / *J'habite aussi (bien sûr) ma bite* (« Le Virtuel », p. 64).

N'allons pas croire pour autant que



Larizza soit un vulgaire prédateur à dénoncer sur *Me too* : *On dira que je suis machiste ou misogyne c'est faux J'adore les aubergines* (« Dimanche au Bakoua », p. 57) ! À preuve le magnifique poème d'amour intitulé simplement « Tu es » (p. 19) qui se termine ainsi :

Je voudrais te ressusciter dans la clarté des jours qui jamais ne te friperaient Ta vieillesse serait un scandale-courbaril Tes jambes faites de bronze & de lumière m'enserraient à la maltaise Tes seins dans le couloir bleuté de l'horizon s'arrondissent & jubilent je pose un baiser-brasier sur le chiaroscuro de nos ébats Tu es l'éclair qui a explosé les limaces de l'ennui Tu es ma capitale ma Barcelone ma GALAXIE.

Ainsi Larizza, l'adepte d'une poésie *égo forte*, provocante et jubilatoire se révèle-t-il aussi parfois un grand romantique.

¹ Cf. Michel Herland, « Exil d'Olivier Larizza », *Antilla*, n° 1769, 19 mai 2017, p. 26.